



Pour voir la métamorphose du fils en écrivain

ROMANS *Le Verdict*, *le Mécano*, *la Métamorphose* paraissent enfin en français, édités ensemble selon le vœu initial de Kafka, leur auteur.

Les Fils : trois histoires, de Franz Kafka, traduit de l'allemand par Alexandra Cade, Allia, 160 pages, 12 euros

En 1912, Kafka compose de manière fulgurante *le Verdict*, *le Mécano* (premier chapitre du *Disparu*, qui deviendra *Amerika* selon le titre donné par Max Brod) et *la Métamorphose*. Un an plus tard, en 1913, il propose à l'éditeur Kurt Wolff de les réunir en un seul volume de 150 pages intitulé *Fils*. Le projet avorte. *Le Verdict* et *le Mécano* paraîtront en 1913 ; *la Métamorphose* en 1915.

Il faut attendre 1989 pour que les éditions allemandes Fischer fassent paraître le recueil imaginé par Kafka, aujourd'hui proposé en français pour la première fois. *Le Verdict* est le premier écrit de Kafka mené à terme. C'est seulement après qu'il se dira « écrivain ». De ce texte, littéralement jailli de lui (ne parle-t-il pas d'« une forte éjaculation » ?), il dit encore : « Il est sorti de moi recouvert de saleté et de substance visqueuse. » Après *la Métamorphose*, il part pour Berlin.

Il s'agit, à chaque fois, dans ces trois récits, de ses obsessions :

relation père-fils, jugement, bannissement (par le père qui rejette le fils, par la condamnation à mort sans motif, par la vie vécue comme un procès clos, lors d'un verdict sans appel), mais aussi l'exil et l'errance, y compris celle du personnage de Gregor Samsa transformé en « un monstrueux insecte nuisible ».

Il est une autre récurrence, mentionnée par Alexandra Cade. C'est celle des éléments significatifs : papiers divers et bureaucratiques (registres, lettres, procès-verbaux), lieux avec leurs

Il s'agit dans ses trois récits de ses obsessions.

multitudes de portes, de fenêtres, de chambres, de pièces fermées reliées entre elles par des couloirs alambiqués, soit un univers étrangement structuré où la réalité glisse, se dérobe, voire dérape.

Kafka, « le juif d'Europe assimilé » qui a « perdu la relation vivante au religieux et accomplit les rites de façon mécanique et désincarné », s'intéresse à la Kabbale et découvre le théâtre yiddish. Cette influence souterraine imprègne les trois textes.

Il apparaît puissamment moderne, car il utilise ces éléments avec une liberté dans l'ironie. Il assimile, déplace, transpose, mélange, reconstruit, stoppant le flux du message, qu'il dépèce et expédie ailleurs. L'absurde n'est jamais loin. Les personnages errent dans un vide absolu, régi par une faible lumière intermittente.

LE RÉEL S'AVÈRE FLOTTANT

Les fils, tous coupables, sont condamnés à l'errance, à la séparation, à la mort. Tous sont incarnés (même Gregor, devenu cafard, laisse après lui « des traces gluantes »). Le réel s'avère flottant. D'où l'accumulation, dans une même phrase, d'éléments contradictoires, facteurs de déséquilibre : « Cela déréalise du même coup le réel décrit et brouille les pistes du sens », note Alexandra Cade.

L'exil est primordial. Karl Rossmann, du *Mécano*, quitte sa terre natale pour aborder, depuis la mer, en terre étrangère. Gregor, dans *la Métamorphose*, vit sous un canapé et Georg, dans *le Verdict*, se jette dans le fleuve près de la maison du père. Cette édition, d'une grande valeur historique, vient à son heure, certes tardive. Mieux vaut tard que jamais. ■

MURIEL STEINMETZ